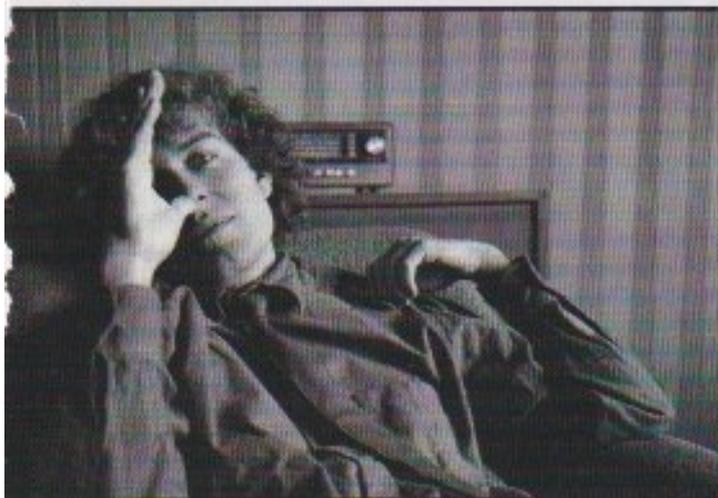


Entre 1977 et 1985,
Hervé Guibert écrit
des articles dans
tous les domaines culturels
pour *Le Monde*.



Articles intrépides, 1977-1985

HERVÉ GUIBERT

Éd. Gallimard, 384 p., 19 €.

Qui était en âge de lire *Le Monde*, à la fin des années 1970, se souvient de ces articles-fleuves qui devaient désespérer les maquettistes et faire enrager les journalistes maison, condamnés à une sorte d'anonymat générique auquel seuls des Fermigier ou des La Reynière échappaient. Le tout jeune Hervé Guibert, qui allait lancer à son insu l'autofiction, y disait partout « je » avec une évidence insolente, bien avant que le « tout-à-l'ego » ne l'emporte.

À les relire aujourd'hui, ces reportages sur le « front » de la culture n'ont rien d'égoцентриque. Guibert, dont l'œuvre douloureuse repose déjà sur des « héros » nommés Hervé, Vincent (l'amant) ou Suzanne (la tante), y montre une curiosité insatiable pour les créateurs en crise et un goût irrésistible pour ces « petits faits vrais », où Stendhal voyait les levains de toute expérience littéraire. De l'urgence d'une répétition menée par Patrice Chéreau au recul d'une rencontre avec Jean-Luc Godard ou Gilles Deleuze à l'occasion de son *Bacon*, l'auteur de *La Mort propagande* sonde en chirurgien et opère à cru, avec un mixte de délicatesse et de cruauté, d'ironie et d'empathie où quiconque observe le genre humain se reconnaîtra.

Magnifiquement écrits parfois – je pense aux portraits d'Isabelle Adjani ou d'Orson Welles, comme au texte sur la danse que Pina Bausch lui inspire –, les papiers de Guibert trahissent en même temps le goût morbide de leur auteur pour les écorchés, les cires et la taxidermie, son masochisme réel et son non moins sincère sadisme. Le souci de soi qui hante ses livres s'inverse ici, laissant deviner sa délivrance à être envoyé « sur le terrain », à inventorier des cabinets des horreurs qui ne soient pas les siens. Lui qui aime regarder la mort en face prouve qu'il avait besoin du réel pour nourrir sa sensibilité. En s'en libérant totalement, ses romans, les « fait-taisistes » comme les déprimés, flottaient comme des ballons solitaires dans un ciel de plomb. Tous ses textes autobiographiques, de *Mes parents* au sublime *Mausolée des amants*, sont à l'inverse vibrants d'émotion. Le meilleur miroir de Narcisse, c'est encore cette réalité qui se montre si liquide pour qui sait l'observer. ■

CLAUDE ARNAUD

Créé en
décédée
d'une m
le Prix C
aux écri

Un c

les

Éditions Héloïse d'Ormesson

Les aute
couronn
entre 15
Qu'il soi
ou de S.
dessine l
génération
mais au

Le monde
de la mort
L'art de la
Mort propagande
Le monde
de la mort
L'art de la
Mort propagande
Le monde
de la mort

É
Héloïse d'Ormesson